

Anatomie de la mélancolie | Presse

Traduction Bernard Hoepffner

• *Robert Burton et les beautés de la mélancolie* par *Hector Bianciotti*, ©
Le Monde, vendredi 14 avril 2000.

Il était anglais, né en 1577, théologien et érudit. Son « Anatomie de la mélancolie », mythique en Grande-Bretagne, n'avait jamais été traduite en français : voici enfin l'encyclopédie intime, le magique « livre de sable » de ce touche-à-tout génial.

Publiée à Londres en 1621, l'*Anatomie de la mélancolie*, de Robert Burton, à ce jour inédite en français, et que voici, occupe dans la littérature anglaise une place capitale et, pour ainsi dire, mythique. Le mot « mélancolie » est probablement l'un des mots les plus ambivalents dans l'histoire de la pensée - et, certes, de l'art. Dès ses antécédents grecs, une distinction se fait entre la notion médicale de bile noire et la notion psychologique d'humeur ; et, environ quatre siècles avant l'ère chrétienne, un halo de sublimité funeste entoure les héros maudits, enveloppant l'idée de mélancolie - « maladie de héros », selon la remarque ironique d'Aulu-Gelle. A son tour, l'idée de folie s'empara du mot, et plus tard on fit de « tristesse » un synonyme qui perdure, en dépit des changements irrévocables que l'art et la poésie ont suscités.

Robert Burton naquit en 1577, dans le comté de Leicestershire. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il entra à Christ Church - « le collège le plus florissant d'Europe », se vantait-il -, où il allait demeurer plus de quarante ans : jusqu'à sa mort, dont, selon certains, il aurait calculé la date - en proie à une sorte de délire où l'auraient plongé ses spéculations astrologiques - pour ne pas contredire les astres. Il s'était adonné à l'étude de la théologie et ne mit pas longtemps à faire ses débuts dans la carrière ecclésiastique, non sans l'espoir d'être un jour appelé à l'épiscopat. Mais, déçu par le sort, il décida de se consacrer à

l'accomplissement d'un grand dessein - consubstantiel au fou d'érudition qu'il était : « Pourquoi un théologien mélancolique qui ne peut rien obtenir sinon par la simonie, n'a-t-il pas le droit de cultiver la médecine ? »

Il vaquait à ses occupations sacerdotales et universitaires, et, outre les ressources bibliographiques de son collègue et de sa collection personnelle, Burton avait à sa disposition les richesses toujours croissantes de la Bodleian Library : à sa mort, on estimera à deux mille les volumes qu'il avait rassemblés, somme énorme pour un collectionneur si l'on songe qu'à l'époque la Bodleian n'en possédait pas plus de six mille... Après la publication de l' *Anatomie de la mélancolie*, il fut nommé bibliothécaire à vie à Christ Church, c'est-à-dire qu'il entra pour toujours au paradis des lecteurs.

Le caractère le plus apparent de la culture de Burton est son universalité : **13 333 citations, tirées de 1 598 auteurs**, entretissent ses pages - depuis les Anciens jusqu'à Rabelais, Montaigne et, plus rarement, ses compatriotes et contemporains : Sir Francis Bacon, Ben Jonson et... Shakespeare, qu'il cite trois fois, mais ne le nommant que par allusion : « ... comme l'a raconté un de nos élégants poètes. « Ainsi, roi de la citation, en profite-t-il souvent, non sans un voluptueux plaisir, pour railler des personnages légendaires, intouchables, à ses yeux des bœufs habités par des idées propres à un cerveau malade. Théodoret (393-460) ne soutient-il pas que Socrate, « bien que nous l'admirions depuis deux mille ans, et bien que certaines personnes disent plus facilement du mal du Christ que de lui », n'était qu'un ennemi de tous les arts et de toutes les sciences, un « bouffon attique », un âne têtard ? Philosophes ou conquérants, que sont-ils, les grands hommes, sinon « des fléaux pour l'humanité, comme les incendies et les inondations » ?

Mais Burton ne se masque pas lorsqu'il s'attaque aux critiques et aux grammairiens, « qui trouvent de délicieuses folies dans les ordures des anciens », et s'échauffent pour des causes futiles : quelle était la patrie d'Homère, qui la mère d'Enée, si Sappho était une femme publique, si l'œuf vient avant la poule... Et toujours sur un ton moqueur, cette remarque à l'adresse de l'Église catholique : « Qu'il nous faille prier Dieu,

personne n'en doute ; mais il est certainement licite de se demander si nous devions aussi prier les saints ; si leurs images, leurs châsses, leurs reliques, l'eau bénite, les amulettes, les médailles peuvent nous faire du bien... Les papistes ont des saints pour presque toutes les infirmités. « Il dit, à propos de lui-même : « Esprit inconstant et volage, j'ai désiré toucher à tout, car je savais que je ne pouvais avoir plus qu'un talent superficiel dans chaque domaine. Savoir quelque chose dans tout, mais peu dans un domaine particulier, ce qui est le conseil de Platon « - lequel soutenait qu'il ne faut pas être esclave d'une seule science, mais papillonner et « avoir une rame dans toutes les barques ».

Burton dit qu'il n'a jamais voyagé que sur des cartes ou des mappemondes ; et qu'il partage l'opinion de Thucydide, pour qui savoir quelque chose et ne pas le faire savoir revient à ne pas le savoir. D'où son ouvrage où la mélancolie est considérée sous tous les angles, tous les points de vue du corps et de l'esprit, grâce à « l'humeur vagabonde » qu'il a toujours eue : « Le style improvisé, les tautologies, les imitations simiesques, toute cette rhapsodie de haillons que j'entasse après les avoir ramassés sur divers tas de fumier, les excréments des auteurs, les babioles et les niaiseries, tout cela déversé en désordre, sans art, sans jugement (...), mal digéré, vain, vulgaire, oisieux, ennuyeux et sec. » Il dit : « Je n'apprécierais guère que l'on sache qui je suis. « Aussi a-t-il choisi un pseudonyme pour son livre : Démocrite Junior. En tant que membre du clergé, il n'avait pas le droit d'exprimer en toute liberté sa pensée.

Parfois, il se demandait si la mélancolie était une maladie ou un symptôme. Il soutenait qu'il traitait d'une maladie de l'âme, et que celle-ci est aussi bien du domaine du théologien que du médecin : « Un bon théologien devrait être un bon médecin, en tout cas un médecin de l'âme. « Et il ajoutait que c'est le vulgaire qui définit la mélancolie comme une sorte de délire sans fièvre qui, sans raison apparente, s'accompagne de crainte et de tristesse ; que bien des gens reprennent cette définition insuffisante qui ne tient pas compte de ce qui fait sa spécificité : l'imagination et le cerveau ; que l'oisiveté de l'esprit est bien pire que celle du corps, que le désœuvrement mental est une maladie ;

que l'imagination a une force toute particulière chez les personnes mélancoliques parce qu'elle conserve très longtemps les apparences des objets, et que les cicatrices et les blessures de Dagobert et de saint François, qui auraient été semblables à celles du Christ, étaient dues à la force de leur imagination ; qu'aucun être humain n'est à l'abri de ses tendances mélancoliques, aucun stoïcien, personne n'est suffisamment raisonnable, suffisamment heureux, suffisamment patient, suffisamment généreux, suffisamment équilibré pour être certain de ne pas sentir cette blessure cuisante à un moment ou à un autre ; que, dans ce sens, la mélancolie est inhérente à la mortalité ; qu'elle est le plus souvent silencieuse, et que certaines personnes la trouvent plutôt plaisante.

Jean Starobinski a observé que l'Anatomie est « une synthèse géniale qui rassemble à peu près tout ce qui fut dit de notable sur la mélancolie ». On doit également souligner que Burton, l'érudit passionné, l'inlassable rassembleur, propose, ici et là, au fil de ses recherches et de ses rêveries, une interprétation souvent métaphysique.

En 1514, exactement un siècle avant que Burton n'entame son ouvrage, Albert Dürer gravait cette vision géniale qu'est la *Mélancolie I*, où, assis au milieu de vains objets qui symbolisent la science, l'échec de la science, un ange, la main sur la joue, pense, réfléchit, mesure la distance qui s'est creusée entre lui et le monde (et son regard est terrible). Curieusement, Burton, dans une page où il analyse certains mélancoliques « butés, moroses, austères, toujours à méditer, figés dans leurs idées », les compare à la gravure de Dürer, n'y voyant qu'une femme triste aux vêtements négligés. Pourtant, dans les lignes suivantes, il soutient que la mélancolie fait progresser les idées et permet de méditer en profondeur.

Selon Panofsky et Fritz Saxl, la *Mélancolie* de Dürer « a surmonté les distinctions médicales grâce à une image où s'unissent en un tout, plein de vie et d'émotion, les phénomènes que les notions convenues de tempérament et de maladie avaient dépouillés de leur vitalité ».

« Regardez, disait Alberto Savinio, regardez comme elle pense, la *Mélancolie* de Dürer ! » Et sur la mélancolie elle-

même : « Sombre et profonde, elle trouve encore des sources de tendresse. On dirait que son caractère plonge dans quelque douceur. La tristesse est désespérée, la mélancolie naît dans les pauses de l'espoir. La différence entre la tristesse et la mélancolie tient au fait que la tristesse récuse la pensée alors que la mélancolie s'en nourrit. »

De son côté, Alberto Moravia : « La mélancolie est ce que l'on ressent quand on établit la distance entre soi et le monde, entre soi et le destin du monde. »

Rien de plus étrange que l'encyclopédie intime de Robert Burton ; elle ne ressemble à aucune autre, et l'auteur n'est proche de personne. Mais cette oeuvre, composée en grande partie de livres, ce « livre de sable » dont les pages se multiplient indéfiniment, de façon magique, est inépuisable. Et on ne saurait assez vanter le labeur intrépide de Bernard Heopffner - et de sa collaboratrice Catherine Goffaux -, si l'on songe à la guerre qu'ont dû se livrer le français moderne et l'anglais de la Renaissance. Une réussite absolue.



• *Spleen l'Ancien*, par Jean-Didier Wagner, © Libération, le 13/4/2000

Entre herbier et encyclopédie, tout sur la mélancolie par un Anglais du XVIIe siècle.

Attendue depuis le XVII^e siècle, voici enfin la traduction intégrale d'*Anatomie de la mélancolie*, livre culte de nombreux écrivains, de Keats à Borges en passant par le splénétique Byron. Grand oeuvre de Robert Burton, l'*Anatomie* est l'un des livres les plus étonnants des lettres anglaises : plus de deux mille pages pour comprendre la mélancolie. Burton y compile tout ce qui a été écrit : causes, symptômes et remèdes, il recense les textes des médecins, des poètes et des philosophes. Avec près de deux cents pages d'index, ce n'est plus un livre, mais une

bibliothèque entière, celle de l'Antiquité et de la Renaissance, commentée, citée, dialoguée par un écrivain maniant la digression, l'humour et la satire. Servie par la traduction de Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux qui, sans artifice et avec une grande rigueur, font de Burton notre contemporain, cette édition mérite de figurer parmi les grandes entreprises de cette décennie.

Robert Burton est né en 1577 au manoir de Lindley Hall, dans le comté de Leicestershire. Il eut «une vie si pauvre en événements qu'elle est le désespoir du biographe», relève Jean Robert Simon dans le seul ouvrage en français consacré à l'écrivain (1). Après des études à Oxford, Burton fut reçu bachelier en théologie et prêcha. Successivement «tutor» puis bibliothécaire de Christ Church College, sa vie se déroula dans le calme des églises et celui des bibliothèques oxfordiennes, entre les commentaires de la Bible et l'annotation d'Aristote, Sénèque, Cicéron, Hippocrate... et de son cher Galien. On rapporte qu'à sa mort sa bibliothèque personnelle comptait plus de 2000 volumes, il en fit don à la Bodléienne, qui en comptait alors 16 000, et où il avait passé une grande partie de son existence de lecteur.

Rien ne prédisposait Robert Burton à écrire l'*Anatomie* si ce n'est d'être né sous le signe de Saturne. Familier des horoscopes, il avait aussi calculé la date de sa mort. L'homme avait une certaine propension à l'humour qui tempérait une âme où la bile noire dominait, accentuée aussi par cette «mélancolie des livres» qui du Moyen âge à Mallarmé et Sartre a souvent plongé dans la nausée philosophes et écrivains et aussi peut-être par l'impossibilité de pouvoir vivre un amour. L'entreprise relève de la cure, de l'exorcisme et de la connaissance de soi, car si Burton s'attela à cette somme gigantesque ce fut d'abord pour fuir sa propre mélancolie et se réconcilier avec le monde. C'est sous le pseudonyme de Démocrite junior qu'il la publia en 1621, se donnant comme tâche d'écrire le traité perdu du philosophe grec. Dès 1632, la quatrième édition était ornée d'un frontispice que reproduit l'édition José Corti. Démocrite d'Abdère y figure au-dessus de son fils spirituel, entouré de l'amoureux, de l'hypocondriaque, du maniaque et du supersti-

tieux ainsi que des emblèmes de la jalousie et de la solitude. Le titre «anatomie» signifie ici «exploration», «exposé», et Burton y anatomise sa bibliothèque comme Démocrite disséquait les animaux à la recherche de l'organe de la maladie de l'âme.

«L'homme est mon sujet, ainsi que l'espèce humaine», écrit-il dans une ébouriffante et «satyrique» introduction de près de deux cents pages où Démocrite Junior s'adresse au lecteur. «Que de fois vos agitations ont remué ma bile ou excité mon rire», ajoute-t-il, citant Horace. Pour justifier le titre de son ouvrage, il concède qu'il est habituel de nos jours d'attribuer un titre fantaisiste à un livre si on veut le vendre». Mais suit une description du monde des lettres où il s'en prend aux pisse-copie, à la vanité des écrivains, à l'indifférence des puissants face au savoir, et de conclure: «Si tu n'aimes pas ce que j'écris, lis donc un autre auteur. Je n'ai que peu d'estime pour ta critique, passe ton chemin.» Refusant la corruption et l'hypocrisie de son époque, il y imagine sa propre Utopie, une «République poétique» comme l'a qualifiée Louis Evrard.

Au lecteur alors d'appareiller sur l'océan du savoir, de naviguer dans un texte persillé de citations. Jean Starobinski souligne dans sa préface que l'Anatomie de la mélancolie «offre l'encyclopédie complète du sujet, construite organiquement comme les grands traités de la Renaissance tardive, avec ses partitions, sections, membres et sous-sections.» La table des matières est une monstrueuse cartographie du savoir. Mais le miracle est là: ce traité qui pourrait sembler indigeste à l'estomac du lecteur moderne se transforme par ses qualités narratives et poétiques en une passionnante odyssée de la connaissance, qui tient de l'herbier et du cabinet de curiosités.

C'est hénarisme et impossible à résumer, il faudrait remonter au déluge, voire à Adam. Burton décrit l'homme, corps et âme, et inventorie toutes les causes naturelles et surnaturelles de la mélancolie. Des démons aux passions de l'âme, de la peur à l'amour immodéré de la connaissance, avec «une digression sur la misère des hommes de lettres». Il y dresse le catalogue des délires, frénésies, manies, hydrophobies, lycanthropies, et organise le défilé des grandes silhouettes mélancoliques, le vieillard, l'amoureux, l'oisif, le veuf, l'éruddit, avant de s'attacher au trai-

tement de cette maladie. Commençons par prier, écrit-il avant de nous en remettre au médecin. Régime alimentaire, rétention et évacuation, pratique des exercices physiques: «Galien recommande de jouer à la balle.» Etude: «Une bibliothèque est le médicament de l'âme», amitié, musique et joyeuse compagnie doivent éviter crainte, tristesse et dégoût de la vie. Il plonge dans la pharmacopée comme Marco Polo décrivait la Chine. C'est une fête du langage avec le mirobolant, l'eau admirable, le millepertuis ou la salsepareille et de nombreux chapitres sont des morceaux d'anthologie comme celui, très écologique, sur l'air (publié parallèlement par les éditions Mille et Une Nuits).

«On peut se perdre dans ce livre, explique dans sa postface Jackie Pigeaud (2). Burton lui-même s'y perd parfois». L'Anatomie est à l'image des labyrinthes initiatiques de l'Antiquité. La sagesse voulait que l'on s'y égare pour mieux se retrouver. Reste maintenant au lecteur à en franchir le seuil pour découvrir que le meilleur purgatif de la mélancolie est avec l'ellébore noir et la bourrache, tout simplement la lecture quotidienne de ce très grand texte. C'est l'antidépresseur absolu sous forme imprimée et l'on peut parier qu'il deviendra le livre de chevet de nombreux lecteurs.

(1) *Robert Burton (1577-1640) et l'Anatomie de la mélancolie*, Didier, 1964 (toujours disponible)

(2) *Auteur de la Maladie de l'âme*, Belles-Lettres, 1989.



Traité de médecine, encyclopédie, recueil de citations, essai philosophique, l'Anatomie de la mélancolie de Robert Burton est un fantastique réservoir de connaissances. La seule lecture de la table des matières met en joie et en appétit. (...) Il a fallu le courage d'un éditeur, Bertrand Fillaudeau et le génie d'un traducteur acharné, Bernard Hoepffner, pour qu'elle soit enfin accessible dans son foisonnement et son étrangeté.

Isabelle Rüf, *Le Temps*, 13 mai 2000.



L'un des secrets du succès de l'ouvrage est probablement que le «sujet» du livre navigue au plus près du «sujet» qui tient le livre entre ses mains. *L'Anatomie* a pour sujet son propre hors-sujet, à savoir son lecteur. (...)

Burton compare sa méthode agglutinative à une digestion : «après avoir digéré ce que j'ai avalé, je dispose de ce que j'ai pris ; le livre est une «rhapsodie de haillons que j'entasse après les avoir ramassés sur divers tas de fumiers».

Roman et somme théologique appliquée, herbier et livre de recettes, cartographie humaniste et recueil de citations, pharmacopée philosophique et pamphlet contre la noblesse, contre les jésuites, et contre lui-même, il n'est ni une encyclopédie, ni un dictionnaire. La totalité qu'il fait mine de verrouiller, dans un accès d'hypocondrie, à coup de sections et de subdivisions, se troue de multiples digressions et de points de fuite, dont une vaste et fascinante «digression sur l'air».

Marie-Dominique Garnier, *La Quinzaine littéraire*, 16-31 mai 2000.